

Sartre-Camus : cessez le feu !

Article paru dans l'édition du 13.01.12

Michel Onfray, dans son nouveau livre, se sert de Camus pour taper sur Sartre - à quoi bon ? - et ignore le principal, l'oeuvre littéraire

Plus de trente ans après la mort de Sartre, plus d'un demi-siècle après la disparition de Camus, nous voici sommés par Michel Onfray de sanctifier le premier et de démoniser le second. Manie française, il sur-politise les deux écrivains au détriment de l'essentiel, leur oeuvre littéraire : romans et théâtre, nouvelles et essais. Embourbé dans la politique, Onfray scande, chronologiquement bien mais sans recul, leurs parcours parallèles.

Issu d'une famille de pieds-noirs algérois, modeste, comme on dit chagement, c'est-à-dire pauvre, Camus vécut la misère du prolétariat blanc, vit et dénonça dès 1938 celle des Arabes et des Kabyles. Bourgeois parisien, normalien, Sartre tenta d'échapper à sa classe. Jamais de problèmes d'argent : il s'en débarrassa, refusant toute propriété : appartement, voiture, moulin en province. Jeune, Camus vit sa mère acheter le beurre par plaquette de 125 grammes. Tuberculeux, il mûrit de bonne heure. Sartre, d'une insolente santé, se berçait des somnambuliques abstractions des philosophes allemands et de Corydrane.

« *Il faut regarder alors avec les yeux d'alors* », conseillait Aragon, coincé dans le stalino-léninisme du Parti communiste français. Onfray le détaille rageusement, cet *alors*, avec une fidélité sélective. *Alors*, pour Camus et Sartre, ce fut la guerre d'Espagne, l'Occupation, la Résistance, la Libération, l'après-guerre, l'opposition manichéenne des Etats-Unis et de l'URSS, la lutte algérienne pour l'indépendance, l'atroce saga des Israéliens et des Palestiniens. Le mur de Berlin n'était pas tombé. L'Histoire de la fin du XXe siècle donna raison à Camus contre Sartre dans sa condamnation des totalitarismes bruns et rouges, même s'il n'alla pas aussi loin que George Orwell.

Jusqu'à sa mort, Camus, pétri de doutes, se déclara de gauche, « *malgré elle et malgré moi* ». Sartre brocarda toutes les gauches. Un vote constitue un engagement mineur ? Soit. Sartre ne votait jamais et critiquait ce rituel démocratique, « *piège à cons* ». Sans enthousiasme, Camus votait.

Utopistes sérieux, Sartre et Camus furent aussi les héritiers des anarchistes et des libertaires du XIXe siècle. Comme Onfray ! Pas facile de formuler une définition du libertaire. Onfray adopte celle du Robert : « *Qui n'admet, ne reconnaît aucune limitation de la liberté individuelle en matière sociale, politique.* » Quoiqu'en dise l'acharné Onfray, toutefois, Camus eut un penchant pour la social-démocratie, le travaillisme et le réformisme.

Sartre, lui, chercha à l'horizon (jamais atteint) la révolution (toujours remise). Selon Onfray, il n'aurait jamais reconnu une seule de ses erreurs. En public, certes. Tortueux, le bonhomme avançait autrement en privé. Le 9 février 1980, peu avant sa mort, il me dit qu'il s'était trompé au moins une fois en croyant que le Parti communiste français incarnait le prolétariat.

Cataloguant les dérives de Sartre face au monde communiste, Onfray omet de mentionner quelques faits à sa décharge. Comme Camus, Sartre fut d'un anticolonialisme permanent - violent, sanglant. Poussé par Claude Lanzmann, il défendit les Israéliens et les Palestiniens. Et les oubliés, les Biafrais. Contrairement à ce qu'écrivit Onfray, il n'encouragea jamais les gauchistes extrémistes français à verser dans le terrorisme. Onfray parle des « *justifications des actions de la bande à Baader* ». En fait, il y a là des pirouettes difficiles à décrypter, car si Sartre rendit visite en prison à des membres de la Fraction armée rouge, il découragea fermement certains de leurs admirateurs français de verser dans le terrorisme.

Camus et Sartre s'engagèrent sans plaisir, ce qu'Onfray néglige. Sartre monta aux créneaux avec retards et retours ; Camus, avec « *mesure* ». Onfray le souligne au crayon gras. Encore méconnu aujourd'hui, le poète Jean-Paul de Dadelsen, ami de Camus, tenta de cerner l'idée nébuleuse d'engagement : « *Nous sommes nés pour porter le temps, non pour nous y soustraire.* » Sartre affirmait que nous sommes toujours libres de choisir ; pas Camus, moins abonné aux oukases moraux et métaphysiques. Il se déclarait « *contre la littérature engagée* », car « *l'homme n'est pas que social* ». Il se sentait embarqué, comme Pascal. Il se savait en situation, comme Sartre.

Intéressant et irritant, ce gros livre gras propose la compilation d'une époque qu'Onfray n'a pas connue. On n'y reconnaît pas Sartre. Selon Onfray, Camus « *Zarathoustra venu d'Algérie* », « *philosophe majeur du (XXe) siècle* », « *penseur radical de l'immanence* », serait sans failles professionnelles ou privées, et Sartre, un abominable menteur manipulateur.

Années noires : Camus fut vraiment résistant, avec pseudonyme, carte, revolver et modestie ; Sartre, résistant amateur. Avec justesse, Onfray note que Jacques-Laurent Bost, membre de la cellule résistante sartrienne, ne pouvait transporter une ronéo sous l'Occupation, comme l'a dit Simone de Beauvoir. Bost m'a confié que cette résistance fut du « *bricolage* » - son mot.

Pendant les journées enivrantes de la Libération, expédié par le Camus de *Combat* pour libérer... la Comédie-Française, Sartre s'assoupit à l'orchestre. Après la publication de *L'Homme révolté* (1951), à travers la querelle stylistiquement superbe, politiquement futile, qui les sépara dans *Les Temps modernes* en 1952, Camus dauba ceux qui n'avaient jamais mis que leur fauteuil « *dans le sens de l'Histoire* ».

Côté portraits, Onfray accouche d'une vingtaine de pages curieuses, originales, sur Jean Grenier, le professeur de philosophie de Camus au lycée d'Alger. Un Grenier « *secrètement catholique* », « *opposé à la Résistance* », « *pas indemne d'antisémitisme* ». Ici et là, on croise aussi avec bonheur des miniatures de Proudhon et d'autres, comme Fernand Pelloutier (1867-1901) dont Camus « *désespère qu'il disparaisse sous Marx* ».

Tricherie : Onfray fustige « *le silence organisé sur l'oeuvre et la pensée de Camus, l'omerta sur sa philosophie* ». Par une poignée d'ultras sartrophiles, peut-être. Mais pour des millions de lecteurs...

Divagations : à en croire Onfray, Sartre disait constamment du mal des livres de Camus. Faux. Dix fois, par plaisanterie, j'ai demandé à Sartre, avec qui j'étais en désaccord politique, quel était le meilleur livre de Camus. Invariablement, il répondait : *La Chute*. Parce que Camus s'y était « *mis et caché tout entier* ». Jargonnant, caracolant sur l'ontologie et la phénoménologie, Onfray se défoule et refoule, ne renonçant pas aux basses anecdotes. Plutôt qu'une biographie de Camus, ce livre ne serait-il pas une autobiographie d'Onfray ?

Si cet ouvrage, ce monument d'impatience, sans doute sincère, bâclé, ramène aux textes de Camus et de Sartre, tant mieux. S'il accroît la confusion, tant pis. En 2012, il paraît caricatural et inutile de les opposer. Sartre et Camus furent avant tout des artistes, artisans des mots. Ils « *portèrent leur*

temps » sans le renier. Dans cinquante ans, on aura oublié la querelle de *L'Homme révolté* et les erreurs de Sartre. Les tâtonnements de Camus dormiront dans les manuels et les poubelles de l'Histoire quand *Noces*, *L'Etranger*, *La Chute*, comme *La Nausée*, *Huis clos*, *Les Mots* chanteront dans les mémoires.

Olivier Todd
